HOMMAGE

A PASTEUR

PAR

M. A. MAUCUER

MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE

Éloge prononcé à la séance du 5 novembre 1895, de la Société d'agriculture de Vaucluse

---

AVIGNON
FRANÇOIS SEGUIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
11, rue Bouquerie, 11

1895

B. XXIV Pas

A Monsieur le docteur [illegible]
Souvenir et respectueuse sympathie
de l'auteur
A Maucuer

HOMMAGE

A PASTEUR

PAR

M. A. MAUCUER

MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE

Éloge prononcé à la séance du 5 novembre 1895,
de la Société d'agriculture de Vaucluse

AVIGNON
FRANÇOIS SEGUIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
11, rue Bouquerie, 11

1895

HOMMAGE A PASTEUR

Messieurs,

En 1877, j'ai eu l'honneur de vous communiquer une lettre de Pasteur dans laquelle se trouvent les inoubliables passages suivants :

« J'ai résolu d'entreprendre l'étude des principales maladies épizootiques et plus généralement transmissibles; mais, sous peine de compromettre l'utilité de mes efforts, je dois subordonner ceux-ci aux moyens d'étude et d'action qui sont entre mes mains.

« J'ai commencé par le charbon, sous toutes ses formes ; je veux pousser jusqu'au bout l'étude de cette affection. Les ressources de mon laboratoire et l'assistance dont je dispose ne me suffiraient plus si je devais mener de front des recherches sur les maladies épizootiques qui ont sévi cette année sur les troupeaux de votre département, en même temps que je poursuivrais mes travaux sur le charbon et la septicémie.

« Si j'étais le maître de placer mes ressources au niveau des projets de recherches qui m'embrasent, je formerais de jeunes savants qui, sous ma direction, entreprendraient des études sur toutes les maladies contagieuses des animaux et des hommes; mais notre pauvre France, toujours aux prises avec

la politique, est encore ignorante des *grandes destinées de la science.* Je voudrais voir les pouvoirs publics préoccupés sans cesse des intérêts scientifiques : le plus souvent, c'est par le côté de l'utilité immédiate qu'ils les envisagent. Témoin, dans le sujet qui nous occupe, le comité permanent des épizooties, décrété en 1876 et qui a borné jusqu'à présent ses travaux aux lois de police sanitaire, sans rien tenter pour la connaissance des épizooties en elles-mêmes.

« L'exemple de la découverte de la vaccine est là cependant pour nous montrer ce que peut le moindre progrès dans la science des maladies épidémiques. »

Ainsi répondit Pasteur à ma demande de s'occuper du rouget. Surprenante révélation sur son admirable entreprise d'étudier toutes les maladies transmissibles, sur la pénurie des ressources de son laboratoire, et sur ses merveilleuses espérances, cette lettre restera comme un précieux témoignage de la principale manifestation des aspirations géniales du grand maître vers la découverte des vaccins : elle fut livrée à la publicité, mais elle ne trouva aucun esprit préparé pour la comprendre ; elle passa inaperçue, et quatre ans après, les nouveaux vaccins étaient découverts

Cependant, à cette époque, Pasteur avait déjà des titres à l'admiration des savants et des droits à la reconnaissance de tous

A vingt-cinq ans commence sa vie scientifique

Un phénomène de physique, présenté comme inexplicable par un savant allemand, lui donne l'occasion de faire apprécier par l'Académie des sciences la puissance de son raisonnement et la pénétration de son regard : il découvre l'arrangement moléculaire des corps de la nature organique, il montre que cet arrangement est variable et qu'il est toujours différent de celui qui est propre aux corps de la nature morte. C'est la dissymétrie moléculaire qui est découverte, et c'est sa première conquête sur la science allemande.

Au cours de ses travaux sur la dissymétrie, Pasteur voit, pour la première fois, un de ces infiniment petits êtres vivant dans une de ses préparations. La présence inattendue de ce petit être l'intrigua. Son rôle ne tarda pas à lui être révélé par l'étude de la fermentation alcoolique. Aussi vieux que le monde, ce phénomène de la fermentation avait attiré l'attention d'un grand nombre d'hommes illustres, il était toujours resté un mystère. On avait bien déjà vu un organisme vivant dans les liquides qui fermentaient, mais on n'avait jamais tenté d'en démontrer le rôle, et la théorie régnante n'en admettait pas la nécessité.

Pour étudier le rôle de cet organisme, de ce ferment, Pasteur a recours à un *procédé nouveau*. Il arrache le ferment à son milieu naturel, il le sépare de tous ses compagnons, amis ou ennemis, il lui donne la nourriture préparée pour ses besoins soupçonnés, et il le voit travailler, vivre, se multi-

plier comme dans son milieu naturel. Sous ses yeux, le ferment alcoolique ainsi isolé transforme le sucre en alcool.

Tous les secrets de la fermentation sont ainsi dévoilés. Le mystère fait place à une vérité éclatante : la fermentation n'est et ne peut être qu'une simple manifestation de la vie tumultueuse d'un ferment.

La théorie Pasteur, si vraie, est immédiatement acceptée, et son nouveau procédé d'études, sous le nom de *méthode Pasteur*, va être utilisé par tous les savants dans tout l'univers.

Maître de tous les ferments par sa méthode, Pasteur nous les montre à l'œuvre dans la fabrication de la bière, du vin, du pain, du vinaigre ; dans le lait qui s'aigrit, qui se caille ; dans la décomposition des cadavres, des plantes, de tous les corps d'origine organique. Leur rôle sur la terre nous est connu. Ce sont ces ferments qui sont chargés de transformer tout ce qui est mort en matière utilisable pour ce qui est vivant.

Un monde nouveau est découvert : le monde des infiniment petits, des microbes, monde soupçonné depuis des siècles et dont l'existence était restée toujours hypothétique.

Ces microbes n'eurent bientôt plus de secrets pour leur maître. Leur rôle dans les altérations du vin, du vinaigre, du lait, de la bière, fut déterminé. Toutes les conditions de leur existence, de leur multiplication, furent révélées. Ce fut le commencement d'une ère nouvelle pour les industries de

ces boissons hygiéniques ; et pour plusieurs industriels empressés à profiter des découvertes de Pasteur, ce fut la fortune qui remplaça une situation précaire.

Recherchant l'origine de ces petits êtres, Pasteur trouve leurs germes partout près de leur proie. Il les trouve dans toutes les poussières qui se déposent sur le sol ou sur les corps, il les trouve dans toutes les eaux loin des sources, dans l'air en quantité variable, suivant les altitudes, suivant les milieux ; il montre le ferment du vin sur le raisin mûr. Les microbes sont partout vivants et prêts à manifester leur vie. Ils ont leurs ascendants et leurs descendants, comme les êtres supérieurs.

Une doctrine alors fort envahissante prétendait le contraire, c'était la doctrine de la génération spontanée. Les débats sur cette question, à laquelle les philosophes et les médecins s'intéressaient vivement, furent bien longs ; tous les esprits avides de la vérité les suivaient avec attention. Les expérimentateurs qui la soutenaient annoncèrent, à cette époque des découvertes des microbes, qu'ils avaient fait une observation décisive devant entraîner toutes les convictions : ils prétendirent avoir trouvé un milieu dans lequel un petit être vivant naissait spontanément. Instruit par ses longues et minutieuses études, Pasteur saisit la provenance de l'erreur des observateurs. Il rendit cette cause d'erreur réellement visible. Dans une séance mémorable, à la salle de la Sorbonne, pleine d'un public com-

posé de l'élite de la population parisienne, il fit voir à tous, les germes du microbe des spontanéistes.

Et le microbe des spontanéistes prouva lui-même que la vie vient toujours de la vie.

Une doctrine fut vaincue et une lumière nouvelle éclaira le domaine de la médecine, de l'hygiène et de la chirurgie. Le monde médical, assuré de l'existence de tous ces microbes si près de nous, commença à se méfier d'eux, et des chirurgiens illustres s'ingénièrent pour mettre leurs opérés à l'abri de l'invasion probable de ces germes : les pansements antiseptiques firent leur heureuse apparition.

La preuve que les microbes s'attaquent aussi aux animaux vivants ne tarda pas d'être faite, et ce fut notre sériciculture malheureuse qui donna à Pasteur l'occasion de la faire.

Cédant aux sollicitations de son maître et ami, le grand chimiste Dumas, Pasteur commença l'étude des maladies de nos vers-à-soie en 1865

En arrivant à Alais, il découvre les corpuscules caractéristiques de la pébrine; vingt jours après, il se rend au comice agricole de cette ville et il indique les moyens à employer pour obtenir la graine saine. Les industriels qui l'écoutent commencent le grainage cellulaire. Ils suivent scrupuleusement les conseils de Pasteur, et leur graine produit des récoltes depuis longtemps inconnues.

Des insuccès furent signalés sur des vers obte-

nus avec des graines saines ; le *système Pasteur* fut attaqué. D'ailleurs, depuis quinze ans, des flots d'encre coulaient à propos de cette épidémie vraie, calamité pour notre région ; beaucoup d'esprits avaient sur elle des idées indéracinables qui se manifestaient encore ces dernières années. Pasteur revint à Alais,et pendant cinq ans il s'établit sériciculteur à Pont Gisquet. Son séjour nous a valu l'explicatiou des insuccès du grainage cellulaire et la connaissance complète *des maladies* de nos vers. La durée de l'incubation de la pébrine fut dévoilée. Son caractère contagieux et héréditaire fut expérimentalement démontré, la rapide extinction de la vitalité de ses germes fut connue et la *flâcherie* fut *différenciée* de la pébrine. Aussi infectieuse que contagieuse, la flâcherie n'est pas héréditaire, mais elle atteint les vers peu robustes, issus de papillons malades, ses germes sont sur la feuille fermentée, en grande abondance dans les déjections des malades, plus résistants que ceux de la pébrine, ils sont encore vivants après plusieurs années dans la poussière du sol des magnaneries abandonnées.

Toutes ces découvertes apprirent aux sériciculteurs que le succès de l'exploitation ne dépendait pas seulement du grainage et qu'il fallait compter avec la santé des reproducteurs et avec les soins hygiéniques, conservateurs de la santé des vers.

La contradiction se fit de plus en plus violente ; elle ne voulut tenir compte ni des explications du savant ni des succès du sériciculteur.

Une expérience sur une vaste échelle fut tentée en Autriche, à la demande de l'Empereur, dans une propriété du prince impérial. Le succès de cette expérience fut complet ; la récolte de cocons, qui depuis dix ans ne suffisait pas pour payer le prix de la graine, donna, cette année, 25,000 fr. de bénéfice net.

Pasteur rentra en France avec deux fourgons chargés de couronnes offertes par les témoins de ce succès et par les municipalités des pays traversés par son train. C'était au mois de juillet 1870. Quand il pensa à réclamer ses frais de voyage, la cassette impériale qui devait les solder eut disparu.

Ces fleurs des pays étrangers furent la seule récompense d'un travail de cinq ans, qui l'avait conduit aux portes du tombeau et qui avait sauvé notre sériciculture. En causant de ces détails pendant nos longues courses à travers les campagnes des environs de Bollène, je n'ai jamais entendu sortir de la bouche de mon illustre compagnon un mot de regret sur cette perte, un mot fâcheux à l'adresse de ses contradicteurs. Son accent n'était ému qu'au souvenir des terribles anxiétés de son dernier voyage à Alais.

« Frappé de paralysie, me sentant mourir à chaque instant, entendant le bruit étouffé des sanglots de mon entourage : Oh ! disait-il, je ne croyais pas arriver vivant pour faire mes dernières expériences. »

Voilà, Messieurs, l'exposé bien succinct des grands

travaux accomplis par Pasteur à l'époque où j'ai livré ses confidences à la publicité.

Résultat immense :

Arrangement moléculaire des corps dévoilé.

Féconde et logique méthode d'études microbiennes trouvée.

Théorie de la fermentation exactement établie.

Doctrine de la génération spontanée renversée.

Industries du vin, du vinaigne, de la bière perfectionnées.

Hygiène, chirurgie éclairées.

Magnaneries sauvées.

C'était déjà l'immortalité assurée au nom de Pasteur.

Qui aurait pu prévoir, en 1877, l'éblouissante clarté que la continuation des travaux de l'infatigable chercheur allait répandre sur la médecine?

Qui pouvait prévoir la découverte de vaccins nouveaux ?

Seul, Pasteur avait cette prévision. Suffisamment éclairé par l'exemple de la vaccine, lui seul voit la possibilité de mettre les hommes et les animaux à l'abri des atteintes des maladies transmissibles, comme la vaccination met l'homme à l'abri des accidents de la petite vérole. Lui ayant signalé un important service à rendre à notre agriculture vauclusienne, il nous expose les difficultés de sa situation, son ardent désir de former de jeunes savants capables d'assurer le succès de son entreprise, et il nous révèle ses projets et ses espérances.

Un génie seul pouvait concevoir ces espérances. Un héros de dévouement à la cause de l'humanité pouvait seul mettre ces projets en exécution.

Pasteur est ce génie et ce héros.

En pleine gloire, il se condamne à passer le reste de sa vie en contact continuel avec les maladies les plus horribles ; il a la mort à chaque instant devant lui dans des flacons fragiles, il la tient au bout de ses doigts, il l'aspire avec ses lèvres, il sait que l'ennemi, le microbe virulent, le guette et que le moindre oubli peut être mortel.

Trois jeunes savants viennent partager ses dangers : Chamberlant, Roux, Thuillier. Le premier reçoit accidentellement une profonde inoculation de virus rabique. Ce ne fut qu'un blessé dans ce combat contre la rage, mais quelles angoisses ! Le dernier ira bientôt mourir de la mort des martyrs de la science. Ainsi débutent les études des maladies transmissibles.

Pasteur travaille sans interruption, en disant : « L'homme n'est quelque chose sur la terre que par les services qu'il rend à ses semblables. »

L'étude du charbon ouvre cette incomparable série de services rendus après tant d'autres.

La constatation faite par Davaine d'une bactéridie dans le sang des animaux charbonneux décide le savant à commencer l'étude des maladies virulentes des grands animaux.

Son premier soin est de se mettre à l'abri de toute cause d'erreur en utilisant la méthode qui l'avait si

bien servi dans l'étude des ferments : cueillir le microbe sur le malade, le faire vivre et se multiplier en dehors de l'organisme, dans un milieu propice obtenu par tâtonnement, l'isoler par des cultures successives, inoculer les cultures pures et voir la maladie se reproduire

Avec cette méthode, la bactéridie de Davaine est reconnue un être vivant. Le charbon est une maladie parasitaire, le virus est un parasite.

Parasite peu répandu, cantonné dans certaines fermes, dans certains terrains appelés champs maudits par les propriétaires malheureux, il paraissait inexpugnable. Pasteur va le chercher dans ces fermes, il le trouve en germes vivant sur le sol, et en abondance autour des fosses renfermant des cadavres charbonneux, et il montre au propriétaire que son ignorance est seule coupable de la continuité de la mortalité de son troupeau. Il lui apprend que les déjections des malades, le sang qui s'écoule des ouvertures naturelles du mort sèment la maladie sur son terrain et que la fosse qui conserve si bien le cadavre laisse échapper le virus; il lui montre dans le ver de terre un ennemi insoupçonné. Ce sont les vers de terre qui vont chercher dans les cadavres la bactéridie charbonneuse et qui la véhiculent tout autour de la fosse en la répandant avec ces petits cylindres caractérisques de leur passage. Germes à vitalité puissante retrouvés vivants autour d'une fosse douze ans après l'enfouissement d'un cadavre, ils ne sont pas détruits par les végétaux ni par l'action atmosphérique.

C'est une grande lumière faite sur l'origine de la maladie, c'est la fin de ce funeste et vieil adage : Morte la bête, mort le virus.

Soumise à l'action de l'oxygène de l'air, la bactéridie perd progressivement de sa virulence. Elle vit encore, mais elle arrive à être inoffensive pour les animaux. Divers degrés de cet affaiblissement sont constatés, le microbe affaibli devient la souche de toute une génération qui manifeste le même affaiblissement, et c'est dans ces diverses générations que Pasteur trouve les premiers vaccins.

Il reconnaît que chaque microbe atténué préserve l'animal auquel on l'inocule contre l'action du microbe supérieur en virulence. Il arrive ainsi, à la suite de plusieurs inoculations, à ne plus pouvoir donner le charbon, même avec le microbe le plus virulent.

D'autres notions exactes nous sont en même temps données sur le choléra des poules et sur la septicémie.

Dénoncé dans tous ses foyers, le microbe du choléra des poules est bientôt transformé en auxiliaire de l'agriculture ; vaccin, c'est le sûr gardien de la santé des hôtes de la basse-cour ; virus, c'est le fléau destructeur des parasites rongeurs qui infestent les champs

Comme vaccin et comme virus, il a rendu des services appréciés dans plusieurs fermes.

C'est ce vaccin qui actuellement permet aux Tunisiens, sous la direction de M. le docteur Loir, de

repeupler leurs poulaillers complètement dévastés par le virus.

Plus répandu que tous les autres, le microbe de la septicémie, ou vibrion septique, nous apparaît comme l'ennemi le plus redoutable de l'humanité. Partout présent autour de nous, dans l'air que nous respirons, dans l'eau de nos boissons, fixé sur nos organes, il guette le moment propice à son invasion. Toute lésion produite sur nos tissus par un accident ou par un autre microbe lui sert de porte d'entrée, et il porte avec lui, suivant son activité, suivant la résistance de sa proie, la suppuration, une fièvre grave, la mort rapide.

L'hygiène, la médecine, la chirurgie s'empressent de profiter de cette notion; dans les hôpitaux, où la statistique est facile, la mortalité tombe à un taux inconnu, et les audaces les plus invraisemblables des chirurgiens sont couronnées de succès éclatants.

Les autres découvertes faites par le maître pourront avoir un éclat plus brillant aux yeux de la foule. Aucune ne sera plus utile.

Ceux qui réfléchissent sur le nombre probable de jeunes enfants, de jeunes mères, de blessés arrachés chaque jour à la mort par la méthode antiseptique, fruit de cette découverte, ceux-là seuls peuvent savoir que la rage, que le croup, que le choléra, que les guerres ont moins fait de victimes que le vibrion septique.

A elle seule, cette découverte eût assuré à Pasteur le nom de bienfaiteur de l'humanité.

L'étonnement, mêlé d'enthousiasme et de scepticisme railleur, accueillit la nouvelle de l'atténuation des virus, de la vaccination anti-charbonneuse ; le rival de Pasteur, le savant allemand Koch, s'écriait : C'est trop beau pour être vrai. — Alors Pasteur résolut de faire publiquement la preuve de la valeur de sa découverte, et se rendit à Pouilly-le-Fort, à la demande de la Société d'agriculture de Melun.

Vingt-cinq moutons furent vaccinés en présence d'un public plutôt méfiant que sympathique ; au moment convenu, cinquante moutons reçurent l'inoculation virulente, et à l'instant précis prévu par le savant, tous les non-vaccinés furent trouvés morts à côté des vaccinés en parfaite santé.

L'agriculture et la science enregistrèrent une date mémorable, 1881 ; c'est la date de la soumission des virus à la volonté de l'homme.

Heureux de ce résultat si longtemps attendu, si opiniâtrément cherché, Pasteur s'écrie dans un moment de fierté patriotique : « Si un étranger « avait fait cette découverte, je ne m'en serais ja- « mais consolé. »

Nous ne voyons ici que les résultats des découvertes ; mais aussi, que de soins, que de minuties ! Une technique merveilleuse guidée par une méthode irréprochable de logique fut l'arme du savant dans ses combats contre les infiniment petits : nous ne pouvons apprécier ce qu'ont demandé de temps, de volonté, de patience, ces re-

cherches si précises, où un instant d'oubli peut compromettre le résultat final, obliger le savant à reprendre phases par phases ses longues expériences et où son raisonnement seul lui indique la route à suivre au milieu de l'inconnu qu'il explore.

L'expérience de Pouilly-le-Fort était à peine terminée, que Pasteur, fidèle à sa promesse, s'occupa du rouget, et il entreprit l'étude de la maladie de nos porcs, en même temps que celle de la rage.

Après des études préliminaires faites par Chamberland et Thuillier, Pasteur arrive à Bollène en novembre 1882, en pleine épizootie. Toujours soucieux d'éloigner toute cause d'erreur, il s'assure que le microbe, découvert quelques mois auparavant par Thuillier et rapporté de Paris, est bien le virus du rouget. Nombreuses furent les inoculations virulentes; longue fut l'étude comparative de la maladie naturelle et de la maladie inoculée. La puissance du vaccin fut ensuite reconnue. Les porcs, vaccinés à Paris, résistèrent à toutes les causes possibles de contagion : inoculation virulente avec le microbe cultivé, avec le microbe naturel, repas infectieux avec des débris de ceux morts du rouget, séjour avec des malades ou avec des morts.

Pour la pratique de la vaccination, Pasteur se met alors à la recherche d'un vaccin convenant à toutes nos races. La résistance des races aux inoculations virulentes fut reconnue excessivement variable. Nos porcs noirs furent très puissants et les porcs blancs, d'origine anglaise ou asiatique,

d'une faiblesse extrême. La solution de cette question fut retardée par cette grande variabilité ; elle ne put être obtenue à Bollène.

Tous les porcs vaccinés traversèrent indemnes l'épizootie de 1883 ; ils vécurent avec des morts ou des malades sans en être incommodés. Le succès fut complet, et le conseil municipal, témoin de ce résultat, adressa à Pasteur une lettre de félicitations.

Cependant, plusieurs porcs vaccinés étaient morts avant l'épizootie de cette année. Ce n'étaient pas des iusuccès s'inscrivant en faux contre la valeur de la vaccination, c'étaient des accidents explicables et inévitables.

Trois faits m'ont donné cette explication :

1° La durée parfois très longue de l'incubation du rouget, qui va jusqu'à 5 ou 6 mois et nous expose à vacciner des porcs déjà malades ;

2° L'existence dans nos porcheries d'une autre maladie mortelle, souvent confondue avec le rouget ; la pneumo-entérite infectieuse ;

3° Enfin, l'existence d'un rouget héréditaire, souvent latent ou simplement caractérisé par des signes de dégénérescence, pour lequel la vaccination est le coup de fouet qui accélère la marche de la maladie naturelle.

Ainsi, Messieurs, depuis le voyage de Pasteur à Bollène, nous savons différencier le rouget du charbon et de la pneumo-entérite infectieuse ; nous savons le prévenir par la vaccination, nous pouvons

compter sur la grande variabilité de résistance des races, et nous pouvons soupçonner son hérédité.

A cette époque, l'étude de la rage touchait aussi à sa fin, et vous n'avez certainement pas oublié, Messieurs, l'émotion profonde qui s'empara des esprits à la nouvelle de la vaccination antirabique. Alors la France et les autres nations comprennent les *grandes destinées* de la science. La générosité publique et privée s'émeut de la pénurie des ressources du laboratoire de la rue d'Ulm, d'où sortent toutes ces utiles découvertes, elle fait construire l'Institut Pasteur, dans lequel les malades peuvent affluer, et dans lequel le savant trouve des ressources suffisantes pour la continuation de ses travaux. De tous côtés de jeunes savants accourent se placer sous la direction du maître.

Dans les grands centres scientifiques étrangers, dans nos grandes écoles on s'initie à la méthode pastorienne, et les progrès dans nos connaissances des maladies contagieuses s'affirment tous les jours. Certes, nous sommes loin de la curabilité de toutes les affections, mais n'oublions pas, Messieurs, que Pasteur nous a fait connaître le programme de ces études en 1877, que le premier vaccin a été trouvé en 1881, et ne soyons surpris que de l'énorme progrès accompli en ces quelques années.

Parmi les découvertes les plus récentes, intéressant l'agriculture, pensez à la malléine, à la tuberculéine, nous permettant de reconnaître en 48 heures la morve, la tuberculose les plus latentes.

N'est-ce pas la certitude d'arriver sous peu à débarrasser vos écuries de la morve et vos vacheries de la tuberculose, de sauver ainsi bien des existences humaines et d'épargner bien des pertes aux éleveurs ?

La vie de nos enfants arrachés au croup par le sérum de M. le docteur Roux, ce collaborateur de la première heure, est encore un récent témoignage des progrès incessants accomplis par la méthode du maître.

Mais après tant de travaux, Pasteur, abattu par la maladie, fut condamné au repos. Alors la France voulut montrer à celui qui l'avait placée à la tête de nations, à celui dont Huxley disait que la moindre de ses découvertes valait les 5 milliards que lui avait pris l'Allemagne : la France voulut montrer qu'elle se souvenait.

On put voir, dans une fête mémorable présidée par le chef de l'Etat, où étaient réunis les plus grands noms scientifiques de l'Europe, on put voir un savant, au terme de sa carrière, fêté et honoré de tous.

Spectacle inoubliable ! Rares sont, en effet, les hommes qui, arrivés au but de leurs efforts, peuvent contempler leur œuvre vivace et féconde, voir leur passé de labeur et de privations récompensé par l'hommage du présent et peuvent envisager la mort au milieu de leur gloire en disant : « Ma vie n'aura pas été inutile. »

Et la mort étonnée trouve pour la première fois

un bienfaiteur de l'humanité en plein triomphe.

Aussi, le 5 octobre dernier, des représentants de tout l'univers civilisé manifestaient, près du cercueil du glorieux mort, leurs regrets, leur admiration, leur reconnaissance.

L'histoire des nations rendra, elle aussi, hommage à notre compatriote ; elle enregistrera peut-être les paroles prononcées récemment à la frontière ; mais toute fière qu'elle sera des conquêtes de ce siècle, elle témoignera toujours que seules sont éternelles les conquêtes de la science et dira de notre époque :

C'était le siècle de Pasteur.

5 novembre 1895.

A. Maucuer, *médecin-vétérinaire.*